TERRE D'ÉCUMES

Véronique Pédréro

Éditions ThoT
Poésie

Véronique Pédréro, grande amoureuse des mots qu'elle déploie en éventail, porte une affection toute particulière au pays de Breizh, espace contrasté et puissant aux confins de l'Ouest. Par ses regards captés, posés, croisés, elle lui rend ici un vibrant hommage. Au fil du sensible, elle vous invite à partager ce voyage intérieur.

Aux vagues et aux brumes
qui emplissent et bercent mon souffle.

C’est une langue vivante
Elle s’agite en mer
Entre un phare, une terre

Piquée de galets d’or
Elle fourmille et frétille
Sous les courants d’ailes

Ses nageoires sont dressées
Ses fanons pleins de sel
Qu’elle crache par l’évent

C’est une langue vivante
Elle s’affine en mer
Entre un phare, une terre

Eau douce, eau salée
mer et rivière mêlées
mouvements contraires

Le ruisseau glougloute
sa langue vernaculaire
lui seul la comprend

Attendant son heure
la terre montre son ventre
sa sieste au soleil
appelle sève et semences
dans le repli des sillons

La route ficelle à travers fougères et forêts
Elle chaloupe son ventre au fil des moissons
Ce n'est pas une pouliche qui lâche ses sabots
Mais une belle demoiselle alanguie et lascive
Elle ne se hâte pas, au contraire elle flâne
Elle étale ses sépales, ne fait pas le grand saut

La route va son train
Elle louvoie, elle dessine
Elle brode à sa guise

Et ses incertitudes noircissent la page blanche
Elle s'enhardit parfois, sépare ses dendrites
Araigne, elle tisse sa toile, s'égare à souhait

Elle fait le dos rond
A le ventre charnu
Ou ne tient qu'à un fil
Elle chahute ses vires
Elle tressaille, elle roupille
Elle file sa vie
Bohémienne intrépide

Dans ce pays du louarn où les fougères abondent
Il reste des talus
Qu'ailleurs on a rasés

Les rivières en creux s'endorment
Au fond des doux vallons
Que les ombres fraîchissent
On y rencontre aussi
La belette curieuse
Qui dans les prés fauchés caracole en été
Une averse bienfaisante en cours de promenade

Parfois une brume mouvante chasse l'orage
Dont elle calme les ardeurs
Sur les toits les girouettes s'entêtent
À indiquer le vent qui s'est tiré ailleurs
Elles n'ont pas l'habitude
Lui qui toujours malmène et agite leurs bras
S'est essoufflé sans doute
Il les laisse désolées

Dans ce pays de glannoù où les marées capricent
Se dressent des moulins
Aux rotules d'acier

Les ailes vrombissent
leurs envolées éphémères
sont tracés de ciel

Ciel couleurs granit
les épis courbent l'échine
peinture d'automne

Sous le chapiteau
les trapézistes en strass
tracent sans filet
virevoltes sinueuses
plastrons et fourreaux noirs